

Le *Bandolerismo* catalan dans le *Quichotte*

Mathias Ledroit

(CLEA-Université Paris-Sorbonne Paris IV)

Pourquoi sommes-nous autant fascinés par les grands bandits ? Pourquoi hantent-ils l'art en général et la littérature en particulier ? Depuis l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, l'univers du grand banditisme a suscité chez les écrivains, les lecteurs, et plus récemment chez les téléspectateurs, un engouement difficilement explicable. À croire que le héros malveillant, violent et diaboliquement rusé intéresse davantage que le pacifique protagoniste sans relief, terriblement ennuyant de bonté et de droiture¹.

Dans la littérature espagnole du Siècle d'Or, le bandit est un personnage que l'on croise fréquemment au détour d'une page et plus encore dans les intrigues qui se déroulent en Catalogne, au point que l'on pourrait penser qu'il existe une corrélation étroite, dans les textes de cette époque, entre le *bandolerismo* et la Principauté catalane. Don Quichotte ne déduit-il pas en effet qu'il se trouve près de Barcelone en voyant, pendant des arbres, les jambes de quelques bandits qui ont effrayé Sancho² ? Don Rafaël et Téodisia, dans la nouvelle exemplaire *Les Deux jeunes filles*, ne manquent-ils pas de tomber sur une escouade à leur arrivée « à deux lieues d'un bourg qui se trouve à neuf lieues de Barcelone et qu'on appelle Igualada »³ ? Et comment ne pas évoquer le pauvre étudiant de la *Cueva de Salamanca* qui ne retient de son bref passage en Catalogne qu'une rencontre malheureuse avec les hommes de suite de Roque Guinart qui l'ont laissé sans le sou⁴ ?

Cervantès n'est pas le seul auteur du XVII^e siècle à avoir manifesté un certain intérêt pour le bandit catalan. Lope de Vega consacra deux *comedias* à deux bandits

¹ Voir Julio Caro Baroja, *Realidad y fantasía en el mundo criminal*, Madrid, CSIC, 1986. Et du même auteur, *Ensayo sobre la literatura de cordel*, Madrid, Revista de Occidente, 1990.

² Miguel de Cervantès, *Don Quichotte*, Paris, Gallimard, (folio classique n° 1901), t. II, 2006. La traduction est de François de Rosset, revue par Jean Cassou. Ci-après : *DQ* II, suivi du chapitre et de la page concernée

³ Miguel de Cervantès, *Les Deux jeunes filles* dans *Nouvelles exemplaires*, Paris, Le Club français du livre, 1967. La traduction est de Louis Viardot, p. 241-289.

⁴ Miguel de Cervantès, *La Cueva de Salamanca, Entremeses*, Madrid, Taurus, 1981.

fort célèbres : l'une à Antonio Roca et l'autre à Perot Rocaguinarda⁵ ; et Tirso de Molina, dans *El Bandolero*, entreprit de romancer les aventures de l'illustre fondateur de l'ordre des Mercédaires en Catalogne, Pedro Armengol⁶.

À cette perception idéalisée, et conséquemment tronquée, de la réalité du grand banditisme s'oppose la vision qu'en offrent la littérature et la tradition populaires. Trucafort par exemple, dont les agissements firent trembler la Catalogne jusqu'en 1615, était connu pour les enlèvements d'enfants qu'il ne rendait à leurs parents qu'en petits morceaux. Le Sastre Domingo, lui, outre les cinq cents meurtres dont il fut accusé, avait assis sa réputation en commettant un crime tout aussi sordide : la légende raconte en effet qu'il assassina une jeune femme enceinte, qu'il lui ouvrit le ventre pour récupérer les mains de l'enfant qu'il jeta ensuite contre le mur d'une maison qu'il projetait de cambrioler, pensant, selon la tradition populaire, qu'elles plongeraient les habitants dans un sommeil profond qui lui permettrait d'agir en toute impunité⁷.

Entre la représentation littéraire et la tradition populaire, il est parfois difficile de trouver un juste milieu : qu'est-ce que le *bandolerismo* en réalité ? Et qui sont ces *bandoleros* qui éveillent en nous un sentiment de peur mêlé d'admiration ? Depuis une vingtaine d'années, les études historiques et sociologiques à ce sujet se sont multipliées, et l'on compte aujourd'hui de nombreux travaux qui aident à comprendre plus précisément ce phénomène si caractéristique de la Catalogne de l'époque moderne. Il s'agira donc ici d'essayer d'en donner une définition aussi exhaustive que possible en mettant en lumière les principaux facteurs qui ont contribué à sa propagation et à son enracinement entre les XVI^e et XVII^e siècles, pour pouvoir ensuite s'intéresser à l'un des *bandoleros* les plus célèbres de la littérature espagnole du Siècle d'Or : Roque Guinart.

I. Une tentative de définition

⁵ Lope de Vega, *Antonio Roca o la muerte venturosa*, Madrid, Real Academia Española, 1916, vol. 1. La seconde pièce est aujourd'hui perdue, mais Marcelino Menéndez Pelayo y fait référence dans son introduction à l'œuvre complète de Lope de Vega.

⁶ Tirso de Molina, *El Bandolero*, Madrid, Castalia, 1979.

⁷ Núria Sales, « ¿Existió un bandolerismo català del barroc? », *L'Avenç*, 104, 1987, p. 56-62.

La première difficulté posée par le *bandolersimo* réside dans sa définition même. En espagnol contemporain, le *bandolero* se définit, selon María Moliner, comme un « malfaiteur s'adonnant principalement au vol en rase campagne et faisant généralement partie d'une bande »⁸. Son équivalent français serait, d'après *Le Grand Larousse de la langue française*, « bandolier » qui, tout comme sa variante « bandoulier », désigne un « brigand qui vole sur les grands chemins »⁹. Or, cette définition réduit le phénomène à du banditisme, tandis que le *bandolero* est bien plus qu'un simple brigand. Selon Sebastián Covarrubias, il est

[...] celui qui vient de la montagne en compagnie d'hommes de sa faction. Ces derniers abandonnent leurs terres et leur maison, pour se venger de leurs ennemis et, comme ils sont nobles, ils ne tuent pas les personnes qu'ils attaquent, bien qu'ils les dépouillent pour subvenir à leurs besoins. Il y a d'autres bandouliers qui sont de vrais brigands de grands chemins. Ceux-ci ne se contentent pas toujours de dépouiller les passants : ils les maltraitent et les tuent¹⁰.

Cette précision met l'accent sur le caractère ambigu du *bandolerismo* et indique que le bandoulier est quelqu'un qui s'adonne certes au brigandage, mais principalement à la lutte de factions.

Dans son dictionnaire étymologique du catalan¹¹, Joan Corominas précise que le mot « bandoler » dérive du francique « ban » désignant tantôt une proclamation à caractère prohibitif, tantôt la démarcation d'un territoire régi par la loi d'un seigneur. En d'autres termes, le bandoulier est un homme sanctionné par une proclamation qui lui ôte tout droit dans un espace géographique délimité : il est donc un « banni ». Joan Corominas remarque également qu'à l'époque médiévale, le mot se présente sous sa forme « bando », pourvue au fil du temps d'un *-l* parasite qui donne le mot « båndol » vers la fin du XV^e siècle. Depuis lors, il fait référence dans la langue parlée à un homme

⁸ María Moliner, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1999, vol. 1, p. 336 : « malhechor que se dedica principalmente a robar en despoblados, generalmente formando parte de una banda ».

⁹ *Le Grand Larousse de la langue française* précise que l'hypothèse selon laquelle les deux mots proviendraient du catalan est plus vraisemblable que celle, plus communément admise, qui les fait dériver du castillan. Mais il se pourrait que le mot « bandolier » provienne du mot castillan « bandolero » et que la version « bandoulier » procède, elle, du catalan « bandoler », car le « o » est ici atone et se prononce donc comme le son « ou ».

¹⁰ Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana* [1611], Madrid, Castalia, 1995.

¹¹ Joan Corominas, *Diccionari etimològic de la llengua catalana*, Barcelone, Curial/La Caixa, 1992, vol. 1.

exclu appartenant à une « bande » et finit par désigner, au XVII^e siècle, un révolté qui attaque les voyageurs sur les grands chemins.

La langue classique établit une différence nette entre le bandoulier et le bandit, qu'elle désigne plus volontiers par les termes « ladrón » ou « salteador de caminos », qui se traduit dans les textes littéraires par une méfiance constante du premier envers les seconds. Roque Guinart dans la Seconde Partie du *Quichotte*, par exemple, passait les nuits « séparé des siens en des endroits qu'eux-mêmes ignoraient [...] »¹², craignant qu'ils « n'entreprissent sur sa vie »¹³. Alors que les brigands ne semblent vivre que pour dérober les voyageurs, riches ou pauvres, qu'ils croisent sur les chemins, le bandoulier ne recourt quant à lui au vol que pour subvenir à ses besoins, ainsi qu'à ceux de son bataillon. En effet, les scènes de braquage creusent encore plus la distinction entre ses deux figures et dévoilent le *topos* du bandoulier au grand cœur. Lorsque les hommes de Roque Guinart capturent Madame Guyomar de Quiñones au chapitre 60 de la Seconde Partie du *Quichotte*, le bandoulier s'illustre par sa « courtoisie » et sa « libéralité » et tient à ses victimes ce discours :

Je prie Vos Grâces, messieurs les capitaines, de me faire prêter soixante écus, et madame la régente quatre-vingt, afin de contenter ce bataillon qui m'accompagne [...]. Mon intention –déclare Roque Guinart– n'est pas de charger les soldats, ni les femmes, principalement celles qui sont de qualité¹⁴.

Il s'excuse même auprès de la dame pour l'ennui qu'il lui a causé, mais comme il le dit lui-même : il se doit de « remplir les strictes obligations de son méchant métier ». Le vol n'apparaît donc pas comme l'activité principale du bandoulier, ce qui lui vaut les reproches de ses hommes :

Ce notre capitaine est plutôt fait pour être *frade* que brigand. Si désormais il veut paraître libéral, qu'il le fasse de son bien, et non du nôtre¹⁵.

¹² Miguel de Cervantès, *DQ II*, p. 508.

¹³ *Ibidem.*, p. 509.

¹⁴ *Ibidem.*, p. 506.

¹⁵ *Ibidem.*, p. 507. Le mot « frade », laissé tel quel dans la traduction, est donné comme un synonyme ancien de « fraile » qui désigne un moine. Cependant, d'après Philippe Meunier, ce terme pourrait en fait provenir du portugais : « cet intrus linguistique serait à comprendre comme le signe d'un certain *babylonisme* », la Catalogne dans le *Quichotte* étant, selon lui, un espace de passage, ouvert à d'autres langues et cultures. Cette idée se retrouve dans le fait que les hommes de suite de Roque Guinart s'exprime « en sa langue gasconne et catalane », *DQ II*, p. 507. Voir à ce sujet, l'article de Philippe

Le bandoulier est donc d'après ces exemples un homme de qualité, généralement noble, banni de la société pour se venger de ses ennemis. Condamné à errer dans les contrées rurales ou montagneuses, il combat ses ennemis, fuit perpétuellement la justice et se livre au brigandage pour survivre.

Toutefois cette définition procède plus du stéréotype, dont il sera question plus loin, que de la réalité qui offre une description bien moins idéale du *bandolerismo*. La recherche historique, aujourd'hui, réfute intégralement cette conception du phénomène et penche davantage pour des explications socio-économiques.

II. Des possibles causes du *bandolersimo*

On connaît mal les origines médiévales du *bandolerismo*, car la documentation est lacunaire et les études se limitent à quelques recensions qui montrent, cependant, que des bandouliers étaient actifs dès le XII^e siècle dans les alentours des villes de la Côte Vermeille, sans pour autant que l'on puisse parler véritablement d'un phénomène important¹⁶. Même dans la littérature, pourtant abondante au XV^e siècle, le personnage du bandoulier n'est pas fréquent et les chroniques historiques ne font que les mentionner de façon anecdotique. Ce n'est qu'au XVI^e siècle, et plus encore au XVII^e, que le *bandolerismo* se développe en Catalogne. Mais à défaut de pouvoir s'interroger sur les premières manifestations du phénomène en Catalogne, il faudra se contenter d'essayer de cerner les différents facteurs qui ont contribué à sa dissémination dans les diverses couches de la société, car il ne s'agit pas d'une réalité fantasmée par les auteurs du Siècle d'or. Les historiens retiennent habituellement trois facteurs : la démographie, l'économie et la structure de la société catalane.

a. La démographie

Au XIV^e siècle, l'Europe occidentale est lourdement frappée par la peste bubonique venue d'Orient. Celle-ci arrive en Catalogne en 1348 et provoque l'une des

Meunier, « Altérité et specularité dans l'épisode de la forêt catalane dans la seconde partie du *Don Quichotte* », *La représentation de l'autre dans le « Don Quichotte » de Cervantès*, études réunies par Philippe Meunier, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 61-74.

¹⁶ Xavier Torres, *Els bandolers (s. XVI-XVII)*, Vic, Eumo Editorial, 1991.

pandémies les plus graves de l'histoire de l'Ancien Régime. Certaines contrées subissent des pertes humaines pouvant aller jusqu'aux deux tiers de leur population. Depuis lors, se produisent des épidémies tous les dix ou vingt ans. On estime globalement qu'entre 1300 et 1500 –pour prendre des dates repères–, la Catalogne perd près de la moitié de ses habitants. Les nombreuses guerres, catastrophes naturelles et périodes de famine qui se produisent simultanément accentuent la chute démographique. Mais cette crise du Bas Moyen Âge perd de son ampleur dans les dernières années du XV^e siècle et la Catalogne entre dans une période de repopulation dont les effets se manifestent essentiellement dans les régions rurales. Cette embellie n'a cependant pas été accompagnée de la prospérité économique qui aurait permis d'assimiler l'excédent démographique.

Cet accroissement se poursuit tout au long du XVI^e siècle, s'intensifie au cours des trois premières décennies du siècle suivant et s'aggrave à cause des vagues successives d'immigration française. Jordi Nadal et Emil Giralt, s'appuyant sur le nombre d'internés à l'hôpital de la Santa Creu de Barcelone, estiment que la population de Français en Catalogne passe de 8% à 40% entre 1457 et 1581. Cette forte croissance fait que la population de la Principauté atteint près d'un demi million d'habitants en 1640¹⁷, un chiffre relativement élevé étant donné la superficie du territoire. D'autant plus que cette croissance se poursuit jusqu'au XVIII^e siècle, au point que l'on trouve dans les récits de voyageurs de cette époque l'image d'une Catalogne qui « donne l'impression de n'être qu'une ville » tant les distances entre les différents foyers de populations sont minimales. Cette description contraste incontestablement avec celles qu'en donnaient les voyageurs du XVI^e siècle, qui constataient que la terre était « peu travaillée » et qu'elle « manquait d'hommes »¹⁸.

Le déséquilibre causé par la forte expansion démographique et la difficulté éprouvée par les campagnes catalanes à assimiler cet excédent pourraient expliquer que nombre de laissés pour compte se soient retrouvés sur les routes à braquer les voyageurs qui s'y aventuraient ou aient cherché la protection d'un seigneur local qui, contre rétribution, les auraient chargés de commettre quelque forfait à leur place.

¹⁷ Jordi Nadal et Emil Giralt, *La population catalane de 1553 à 1717. L'immigration française et les autres facteurs de son développement*, Paris, SEVPEN, 1960.

¹⁸ Xavier Torres, *Els bandolers...*, *op. cit.*, p. 38.

b. Le facteur économique

À cela s'ajoute la crise économique –expression plus adéquate semble-t-il que celle de « décadence » qui pourtant continue de faire l'unanimité parmi les historiens de l'Espagne¹⁹– que connaît la monarchie espagnole dès la fin du XVI^e siècle. Celle-ci pourrait également expliquer l'évolution du phénomène et permettrait d'interpréter l'accroissement du nombre des bandouliers comme la conséquence d'une paupérisation de la société, aggravée par la forte croissance démographique dont il était question précédemment. Entre la mort de Philippe II, en 1598, et les quarante premières années du XVII^e siècle, la Catalogne, comme le reste des autres provinces de l'Espagne, est affectée par l'augmentation des prix des denrées premières et notamment par celui du blé, provoquée par une spéculation sur la production annuelle. Les producteurs sont mal rémunérés, leurs récoltes sont essentiellement destinées à l'exportation –à prix d'or– et la Principauté vit des produits manufacturés qu'elle importe, ce qui permet ainsi aux instances dirigeantes de bénéficier de la taxe sur l'importation²⁰.

De surcroît, la crise industrielle provoque une chute manifeste des exportations au cours des vingt premières années du XVII^e siècle. Alors qu'en 1599 la Catalogne exportait de nombreux produits –des fruits, des céréales, de l'huile, du vin, du poisson, des chapeaux, du fer, des roues de moulin, des céramiques, des objets en cuir, en bois, etc.– elle n'exporte plus en 1615 que des fruits secs, du fer et des étoffes. En 1630, les exportations ont tellement baissé que certains producteurs barcelonais affirment qu'il leur faut quatre ans pour faire un chiffre d'affaire qu'ils faisaient en un an à la fin du siècle précédent. Un autre indice révélateur de cette crise de l'industrie réside dans la diminution remarquable du nombre de maisons qui se trouvaient dans le port de Palerme, un comptoir important pour le commerce catalan : de trente maisons qu'il comptait à la fin du XVI^e siècle, il n'en compte plus que sept dans les années 1620²¹.

¹⁹ Raphaël Carrasco, Claudette Dérozier et Annie Molinié-Bertrand, *Histoire et civilisation de l'Espagne classique (1492-1808)* [1991], Paris, Nathan, 2001, p. 307-314 et, plus récemment, Joseph Pérez, *La légende noire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 2009, p. 204-208.

²⁰ Pierre Vilar, *Cataluña en la España moderna* [1962], Barcelone, Crítica, 1987, vol. 1, p. 375-485.

²¹ Narcís Peraltà, *Memorial en favor de la Ordinación hecha por la Ciudad de Barcelona y sabio Consejo de Ciento, al primero de Junio deste Año M.DC.XX*, Barcelone, Jerónimo Margarit, 1622.

c. Le facteur structurel

La société catalane, et plus particulièrement la Catalogne rurale, est construite autour du mas, un type d'exploitation agricole familiale à la tête de laquelle se trouve le chef de famille qui concentre toutes les richesses que lui procurent ses terres²². Cette structuration de la société rurale avait été considérablement renforcée en 1495 par la promulgation de la Sentence de Guadalupe –*Sentència Arbitral de Guadalupe*– qui avait aboli toute une série de droits féodaux et autorisé les paysans à acheter à leur seigneur les terres qu'ils cultivaient²³. Or, les lois sur l'héritage étaient régies selon une transmission indivisible du patrimoine familial à l'héritier unique, *l'hereu únic*²⁴. Les cadets devaient se partager la *legítima*, une somme d'argent équivalente à un tiers du patrimoine qui, en 1585, est réduite à un quart lors des Cortès de Monzón²⁵. Cette pratique, ainsi que sa réforme, ont eu des conséquences sociales non négligeables et ont contribué à l'apparition d'un personnage caractéristique de la famille catalane : le *fradistern* ou le *cabaler* que l'on définira comme le frère cadet qui quitte la famille pour gagner sa vie²⁶. Si l'industrialisation de la Catalogne au XIX^e siècle a encouragé l'esprit d'initiative de ces frères cadets –beaucoup se sont en effet lancés dans la création d'entreprise–, les opportunités offertes aux Catalans de l'époque moderne étaient bien plus limitées: si nombre d'entre eux se sont orientés vers le commerce, le travail manuel –une activité déshonorante dans l'Espagne classique– et le clergé, d'autres, en revanche, ont cherché à gagner leur vie comme il ont pu en s'abaissant parfois à de basses besognes, n'hésitant pas, si besoin, à se placer sous les ordres d'un baron local qui les rémunérait et les prenait sous sa protection. C'est en tout cas l'une des

²² Rosa Congost i Colomer, « mas » dans Jesús Mestre i Camps, *Diccionari d'Història de Catalunya* [1992], Edicions 62/El Punt, 1999, p. 664-665.

²³ Ce texte juridique est d'une extrême complexité, car il abolit en outre une série de droits féodaux mal définis et il est laissé à la stricte interprétation du roi. Voir Eva Serra, «Guadalupe, sentència arbitral de » dans Jesús Mestre i Camps, *Diccionari d'Història de Catalunya ...*, op. cit., p. 517-518.

²⁴ Dans les familles qui n'avaient que des filles, l'héritage revenait à la *pubilla* à condition qu'elle n'ait pas de frère cadet.

²⁵ Andrés Barrera Gonzalez, *Casa, herencia y familia en la Cataluña rural*, Madrid, Alianza, 1990.

²⁶ John H. Elliott, *La rebelión de los catalanes (1598.1640)*, Madrid, Siglo XXI, 1977, p. 39.

principales explications retenues par les *arbitristas*²⁷ du XVII^e siècle, comme le laisse entendre cette lettre adressée à Philippe III en 1616 :

Cette terre est un terreau fertile est comme prédisposée à ce qu'y naissent des voleurs car, outre les hautes montagnes, on y trouve de nombreux héritiers uniques. Il est en effet très fréquent dans cette région que si un père a dix enfants, l'héritier soit l'aîné, tout comme dans le cas du majorat. C'est lui qui hérite tout le patrimoine, et tous les autres sont déshérités, ce qui favorise le développement du banditisme²⁸.

Malgré la pertinence de ces trois critères, les Espagnols du XVII^e siècle avaient une perception différente du phénomène. Pour beaucoup d'entre eux, la Catalogne était une terre qui favorisait les bandouliers. Selon les termes du vice-roi Francisco Hurtado de Mendoza, « la terre les produit comme des champignons ; elle les fait naître et les défend »²⁹.

III. La Catalogne entre « Nyerros » et « Cadells »

[...] toute cette principauté de Catalogne est divisée en deux clans rivaux: les *ñarros* et les *cadelles* ; chacun des membres de ces partialités entretient les anciennes inimitiés héritées de leurs aïeux avec tellement de passion que pour cette seule raison et sans aucun autre motif, ils prennent les armes les uns contre les autres, commettent des meurtres, des vols, [...] de sorte que jusqu'à présent, aucun remède n'a été trouvé pour mettre fin à cette coutume barbare [...] et la racine du mal est que, même ceux qui sont chargés d'emprisonner et de poursuivre les bandouliers souffrent eux aussi de la même maladie³⁰.

²⁷ Les *arbitristas*, un mot que l'on traduit parfois abusivement en français par arbitristes, sont ce que l'on pourrait appeler des donneurs de conseils. Ils écrivent des mémoires, pouvant aller d'une simple page à plusieurs centaines de folios, dans lesquels ils dressent un état souvent catastrophique de l'état de la monarchie espagnole et donnent une série de remèdes.

²⁸ « Hay en esta tierra grande aparejo para haber ladrones, porque además de que hay grandes montañas, hay muchos pubilos [...]. Es ley muy usada en esta tierra que, si tiene un padre diez hijos, el mayor es pubilo, que es como mayorazgo. Éste se lleva toda la hacienda, y todos los demás quedan desheredados; que es grande ocasión para dar ladrones ». Cité par Xavier Torres, *Els bandolers...*, *op. cit.*, p. 39.

²⁹ Biblioteca de Catalunya, *Colección Bonsoms*, F. Bon. 4628. Le document date de 1614.

³⁰ « [...] todo el principado de Cataluña está dividido en dos vandos de ñarros y cadelles, y que siguen cada una destas parcialidades su enemistad antigua y con tanta pasión, heredada de sus padres y abuelos, que sólo por ella, sin que proceda otra cosa, toman los unos contra los otros las armas, cometiendo muertes, hurtos [...], de manera que hasta oy no se ha hallado remedio para desrraygar esta bárbara introducción [...] y el daño está en que los que han de executar las prisiones y perseguir los bandoleros están también con la misma enfermedad ». Cité par Joan Reglà, *Joan Serrallonga, vida i mite del famós bandoler*, Barcelona, Aedos, 1961, p. 51.

Ce texte de Martín Ferreira, envoyé au à Philippe III en 1615, présente la Principauté comme divisée entre deux clans ennemis irréconciliables : les « Nyerros » et les « Cadells ». L'auteur, un moine castillan de l'ordre de Saint-Jean vivant à Amposta, considère que ces rivalités sont héritées et entretenues sur plusieurs générations, au point que les bandouliers finissent par se battre uniquement par une soif de vengeance héritée de leurs pères.

Les rivalités entre ces deux partis sont effectivement attestées ; les « Cadells » et les « Nyerros » sont deux groupes armés au service du lignage de Cadells pour les premiers, et du seigneur de Banyuls pour les seconds. Ils ont entretenu des rivalités au cours des années 1580 dans les Comtés du Roussillon et de la Cerdagne avant que cet antagonisme ne s'étende à toute la Principauté par ce que Xavier Torres appelle une « dérivation indépendante de clans pyrénéens déterminés »³¹.

L'historiographie a cherché, en vain, des explications à cette scission de la Catalogne. Certains y ont vu une lutte des classes et d'autres, une rivalité entre les partisans de la monarchie et leurs opposants, davantage favorables à l'indépendance de l'administration catalane ; mais aucune de ces explications ne s'avère totalement convaincante. D'ailleurs, ces deux factions n'étaient pas les seules : Igualada était déchirée par les luttes entre les Ocellons et les Castellolins, Gérone, entre les Agullanes et les Sarreres et Tarragone, entre les Voltors et les Morells à Tarragone. Les affrontements n'opposent donc pas uniquement les deux factions devenues célèbres, mais relèvent davantage de luttes fréquentes entre différents clans adverses au niveau local.

Cependant, ce sont les noms de Nyerros et de Cadells qui se sont largement imposés dans la documentation. Comment ? Leur réputation pourrait être le fruit d'une série de faits anecdotiques : un « Cadell » nommé pour occuper une haute dignité ecclésiastique et un « Nyerro » employé dans une administration ou nommé juge à la *Real Audiencia*, qui auraient profité de leur situation pour entretenir leurs inimitiés. Mais l'explication la plus probable serait que leur renommée ait été forgée par la littérature et l'historiographie de l'époque et même postérieure, notamment celle de la

³¹ Xavier Torres, « Cadells » dans Jesús Mestre i Camps, *Diccionari d'Història de Catalunya* [1992], Barcelone, Edicions 62/El Punt, 1999, p. 164-166.

*Renaixença*³².

a. *Perot Rocaguinarda*

Perot Rocaguinarda –ou Roca Guinarda ou encore Rocha Guinarda– naît à Oristà, près de Vic dans les Pyrénées, le 18 décembre 1582, dans une famille de paysans aisés dont il est le cinquième enfant. Très jeune, il se livre à des actes de délinquance qui lui valent des ennuis avec les autorités locales. Mais ce n'est qu'en 1602 qu'il intègre réellement le clan des « Nyerros », suite à un affrontement provoqué par l'évêque de Vic, Francisco Rubaster y Sala –chef de file des « Cadells »– qui avait simulé une attaque de sa résidence par la faction ennemie. Fidèles à leur chef, les hommes de suite de l'évêque se lancent subitement à l'assaut de leurs rivaux, menés par le baron Carles de Vilademany. Grièvement blessé lors de l'altercation, Perot Rocaguinarda passe quelques semaines de convalescence à Vic, avant de se réfugier dans les montagnes où il forme une bande armée avec laquelle il organise la prise du palais de Francisco Rubaster y Sala³³. L'attaque se veut purement vindicative, voire provocatrice, car à peine la résidence occupée, elle est abandonnée.

Au cours des trois années suivantes, le bandoulier multiplie les assauts ou les simples provocations, au point que le vice-roi, le duc de Monteleón, autorise la mise en place de milices urbaines, les *Unions de Ciutats*, afin d'entreprendre une poursuite généralisée des délinquants. Celle de Vic, formée en 1605 et menée par Francesc Torrent dels Prats, se consacre presque exclusivement à la poursuite de Perot Rocaguinarda. En très peu de temps, ce dernier était devenu le pire cauchemar des habitants de la contrée et avait été déclaré « gitat de pau i treva » –en français : exclu de paix et de trêve–, autrement dit hors-la-loi³⁴. Toute personne lui venant en aide encourait de lourdes peines pouvant aller du bannissement à la peine de mort. C'est à ce moment

³² Le mot *Renaixença* vient du verbe « renaître » (renaître ou renèixer) et désigne un mouvement littéraire visant à un renouveau de la langue catalane dans les Pays Catalans (Catalogne, Valence, Iles Baléares et Pyrénées Orientales) vers la fin du XIXe siècle. Il s'agit donc d'une Renaissance qu'on prendra soin de ne pas confondre avec celle du XVIe siècle, désignée, quant à elle, par le terme de *Renaixement*.

³³ J. M. Madurell Marimon, « El obispo de Vich Francisco Robuster y Sala y las bandosidades 'nyerros' y 'cadells' », *Analecta Tarraconensis*, XXIV, 1951, p. 187.

³⁴ L. M. Soler y Terol, *Perot Rocaguinarda : història d'aquest bandoler*, Manresa, Sant Josep, 1909, p. 69.

précis que le bandoulier entreprend une longue errance dans les campagnes, poursuivi par les forces de l'ordre à qui il fournit, tant que faire ce peut, de fausses pistes.

Concernant son *modus operandi*, Martín de Riquer parle de « terrorisme rural »³⁵, terme certes anachronique, mais qui se veut révélateur des méthodes employées par Perot Rocaguinarda pour dissuader les paysans d'intégrer la milice. Ceux-ci se trouvaient en effet dans une situation bien délicate : légalement contraints de répondre aux appels de la *Unió* de Vic, sous peine d'amende voire d'emprisonnement, ils craignaient en même temps les représailles de Perot Rocaguinarda qui, à plus d'une reprise, a menacé de mort toute personne aidant à sa poursuite. En 1608, il défie, via un « cartel de desafío » –un écriteau placardé dans un lieu public– tous ceux qui se rangeraient aux côtés de Francesc Torrent dels Prats :

Par ces lignes, je fais savoir à tous les amis protecteurs de Torrent dels Prats et à quiconque se rangerait à ses côtés, lui pourvoit à manger ou à boire, qu'ils sont défiés à mort : je brûlerai leurs terres et leurs maisons, et je tuerai leur bétail. Et je jure sur le saint baptême que j'ai reçu qu'il en sera ainsi. Perot Rocaguinarda³⁶.

C'est donc par ce genre de menaces qu'il reçoit l'appui des populations rurales et qu'il se procure l'argent nécessaire à sa survie. Mais la force du phénomène, ainsi que son profond enracinement dans la Catalogne du XVII^e siècle, provient également de la petite noblesse ou des propriétaires terriens, voire du clergé, qui lui offrent volontiers le gîte et le couvert. Ainsi en 1609 effectue-t-il un bref séjour dans un monastère où il est accueilli par deux moines de l'ordre de Saint-Jean³⁷.

Les poursuites s'intensifient et Perot Rocaguinarda semble désormais n'avoir d'autre but que de défier l'autorité royale. Le 9 janvier 1610, il se rend au château de Montcada, près de Barcelone, et appelle au *somatén*³⁸ contre lui-même, une provocation

³⁵ Martín de Riquer, *Cervantes en Barcelona*, Barcelone, El Alcantilado, 2005, p. 77.

³⁶ « Ab estes frases fas a saber a tots llos amichs valldós d'En Torrent dels Prats, y quollsevol qui vage ab ell ni qui lli dona a menjar ni a beure, que's tinguen per desefiats de mort, i·l·ls cremaré payés y cases i·l·ls mataré bèstias. I asò vos jur que pasará axí per llo sant batisma que é rabut. Perot Roca Guinarda », cité par J.-M., Soler y Terol, *Perot...*, *op. cit.*, p. 87.

³⁷ *Ibidem.*, p. 79.

³⁸ *Somatén* ou *Sagramental* : Union de particuliers ou de villages, convoquée publiquement et officiellement, pour défendre leurs intérêts communs. Les villes catalanes ont très souvent eu recours à cette pratique constitutionnelle pour se défendre des attaques répétées des bandouliers.

qu'il réitère au même endroit un mois plus tard.

Conscient de son prestige, mais aussi des difficultés grandissantes qu'il éprouve à échapper à la justice, il entreprend de négocier avec le vice-roi et accepte de se rendre puis de s'exiler en Flandres ou en Italie pendant une période n'excédant pas dix ans, à condition que ses hommes de suite ne soient pas exécutés et que ceux qui lui sont venus en aide n'aient pas à subir de représailles. Après avoir refusé dans un premier temps, la vice-régence finit par accepter sa proposition en juillet 1611. Perot Rocaguinarda devra embarquer sous 22 jours à bord d'un navire qui le conduira à Naples, où il servira dans les *tercios*³⁹ pendant dix ans ininterrompus. On ne connaît pas la date exacte de son départ, mais des témoignages de l'époque indiquent qu'il aurait quitté la Catalogne entre les mois de juin et octobre 1611⁴⁰.

b. Serrallonga

Strict contemporain de Perot Rocaguinarda, bien qu'il ait agi postérieurement, Joan Ferrer Sala, alias Serrallonga, présente plusieurs caractéristiques du bandoulier telles qu'elles ont été décrites plus haut. Né à Viladrau, près de la montagne du Montseny, en 1592, il est le cinquième enfant d'une famille modeste. Il est marié à Margarida Tallades, héritière du mas Serrallonga de Querós qui n'est pas particulièrement pauvre, mais qui doit subvenir aux besoins de treize personnes dont la moitié est composée de personnes âgées ou handicapées. Il devient bandoulier en 1622, comme l'avaient fait avant lui ses quatre frères qui appartenaient tous à la faction des « Nyerros ». Son frère aîné, Antoni Ferrer Sala, avait d'ailleurs été l'un des hommes de suite de Perot Rocaguinarda⁴¹.

Lors de son procès, Serrallonga explique qu'il est devenu bandoulier suite à une dénonciation qui lui avait valu des ennuis avec la justice locale. Il dit se souvenir précisément qu'au mois de mars 1622, un ami, Miquel Pandis alias Ganyada de Rupit,

³⁹ *Tercios* : il s'agit d'une troupe d'intervention à l'étranger. Elle a bâti sa réputation sur le fait de n'avoir jamais été battue sur le sol national. Ce corps de l'armée espagnole en imposera à toute l'Europe jusqu'à sa célèbre défaite contre l'armée française à Rocroi en 1643.

⁴⁰ Joan Reglà, *El bandolerisme català del Barroc*, Barcelone, Edicions 62, 1966, p. 123.

⁴¹ Xavier Torres, « Sala Ferrer, Joan » dans *Diccionari d'història...*, *op. cit.*, p. 954-955.

lui avait confié des capes qu'il avait volées. Une fois celui-ci mort, Serrallonga a conservé le butin jusqu'à ce qu'il soit dénoncé par Miquel Barfull. Lorsque le *batlle*⁴² s'est présenté chez lui pour l'arrêter, il s'est enfui et a tué son délateur. C'est à partir de ce moment-là qu'il entame une longue période d'errance, tout en revenant ponctuellement chez lui sans être inquiété par la justice.

En 1626, il devient la figure de proue du *bandolerismo* catalan. Malgré l'existence d'autres bandes, c'est son nom qui obsède la vice-régence. Serrallonga s'illustre essentiellement par des vols ; il est connu pour attaquer les plaines les plus riches et pour bénéficier d'un soutien sans faille dans les régions montagneuses, où il a l'habitude de se réfugier lorsque les persécutions se font trop intenses. Il lui arrive même de se rendre en France où il dispose d'un réseau très puissant. Il n'est arrêté par surprise qu'en 1633. Jugé peu de temps après, il est condamné à mort puis exécuté le 8 janvier 1634. Son exécution est un véritable supplice qui se veut un exemple:

Lundi VIII [janvier 1634]. En ce jour a été condamné Joan Sala, alias Serrallonga, originaire de la paroisse de Viladrau, évêché de Vic, bandoulier très dangereux, chef d'un clan qui agissait depuis fort longtemps, a été condamné à cent coups de fouet [...], écartelé, taillé en quatre ; sa tête sera déposée sur une des tours de la porte de Sant Antoni dans cette même ville [Barcelone]⁴³.

Ces exemples montrent deux aspects essentiels du phénomène : le règlement de compte et la vengeance. Ceux-ci sont fortement liés aux notions d'honneur et de réputation, peuvent dans une certaine mesure expliquer l'ampleur et la longévité du phénomène, du moins telle est l'hypothèse généralement admise.

c. Les violences réglementaires

Le passage entre les époques médiévale et moderne a été marqué l'affrontement entre l'enracinement de certaines coutumes et droits seigneuriaux et le désir des monarchies émergentes de les abolir, afin de parvenir au monopole de la violence. Les difficultés se sont avérées plus grandes encore dans les monarchies dites

⁴² *Batlle* : officier représentant et garant de l'autorité d'un seigneur dans son domaine. Il était chargé de récolter les impôts dus par les paysans au seigneur.

⁴³ *Manuel de novells ardots vulgarment apellat Dietari del Antich Consell Barceloní*, Barcelone, Henrich y Companyia, 1898, vol. 11, p. 214.

« composées », autrement dit celles qui garantissaient la conservation des lois et des privilèges locaux. Dans les clauses de l'union dynastique entre Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, les deux Couronnes conservaient leurs lois, leur monnaie, leur système de mesures, leur langue, etc.

Le droit à la guerre privée subsiste encore dans bien des régions de l'Europe occidentale, et les Habsbourg, tout comme les Rois Catholiques avant eux, ne sont pas parvenus à en venir à bout, malgré les injonctions du Concile de Trente qui prévoyait de sanctionner lourdement toute personne défiant un ennemi ou participant à un duel, ainsi que les princes qui toléraient encore ces pratiques dans leurs possessions. Mais les souverains espagnols ont-ils réellement cherché à abolir cette coutume ?

La question se pose en effet à en croire l'évolution de la législation à ce sujet, notamment au cours du XVI^e siècle : le droit à la guerre privée n'a jamais été aboli. Tout au plus a-t-il été réglementé par une suite de dispositions qui en excluaient les membres du clergé et la famille, notamment les descendants, de tous les seigneurs qui participeraient à ce genre de guerre⁴⁴. Ce faisant, Ferdinand II d'Aragon, et les premiers Habsbourg après lui, ont évité de s'aliéner une partie de la noblesse profondément attachée à ses privilèges. Cela permettait également sur le long terme d'enrayer cette pratique en empêchant sa diffusion au-delà d'une génération. Le duel, ou plus généralement la guerre privée, étaient régis par des codes auxquels les participants devaient se plier rigoureusement pour éviter tout ennui avec les forces de l'ordre, voire avec le prince lui-même. La guerre devait donc être déclarée publiquement par l'intermédiaire d'un placard affiché dans un lieu de grande affluence, généralement sur les portes d'une église. Les ennemis avaient la possibilité de composer une armée et les combats ne devaient en aucun cas porter préjudice à la population qui n'y participait pas. Dans le cas contraire, le roi se réservait le droit d'intervenir.

Jusqu'au XVII^e siècle, ce type de cas était résolu au moyen d'une trêve signée entre les deux opposants sous le contrôle de l'autorité royale qui, en outre, se chargeait

⁴⁴ Xavier Torres, *Els bandolers... op. cit.*, p. 68.

d'en faire respecter les termes. Mais les proportions que prend le phénomène du *bandolerismo*, ainsi que sa dimension populaire, obligent à nuancer le rôle qu'a pu jouer le privilège aristocratique de la guerre privée. Comment expliquer en effet que les guerres privées, censées n'opposer que des nobles, se transforment de plus en plus en affrontements populaires ?

d. Les fondements des rivalités : la vendetta

En travaillant sur les archives patrimoniales de la noblesse locale, Eva Serra a mis en évidence que la plupart des rivalités étaient nées de disputes au sujet de délimitations territoriales, de droits d'héritages et de juridiction sur des localités concrètes⁴⁵. Suivant les pistes ouvertes par Eva Serra, Xavier Torres recense des cas de rivalités, dont un suscité en 1586 par la mort sans descendance du comte de Quirra. À cette occasion, les prétendants à la succession se sont attelés à des préparatifs militaires qui, semble-t-il, n'ont donné aucune suite. Pourtant, même terminé, ce conflit laisse des séquelles chez ceux qui se considèrent laissés pour compte par les termes de la trêve. Dès lors, le désir de vengeance affleure : non seulement il sont lésés, mais de plus, ils ont été publiquement humiliés.

Dans les sociétés d'Ancien Régime, l'honneur et la réputation sont deux notions fondamentales, souvent situées au-dessus des biens matériels, voire de la vie, dans l'échelle des valeurs. Elles ne sont pas, par ailleurs, des qualités intrinsèques de l'individu, mais dépendent exclusivement du jugement des autres. L'*arbitrista* Diego Saavedra de Fajardo écrivait en 1640 que « l'honneur est dans l'opinion des autres »⁴⁶. Les variations sur ce thème sont nombreuses et plus particulièrement dans nombre d'extraits de la littérature du Siècle d'or. Cette « conception externalisée »⁴⁷ de l'honneur est constamment attestée par les voyageurs qui traversent la Catalogne et les Catalans eux-mêmes ont contribué, à travers leurs écrits, à enrichir cette réputation qui concerne toutes les couches de la société et peut, dans une certaine mesure, expliquer

⁴⁵ Eva Serra, *Pagesos i senyors a la Catalunya del segle XVII*, Barcelone, Crítica, 1988, p. 302.

⁴⁶ Diego Saavedra Fajardo, *Empresas políticas*, Madrid, Cátedra, p. 315.

⁴⁷ L'expression est de Karsten Neuman, « La justificación 'ante el mundo'. Difusión y recepción de la propaganda catalana en Europa en 1640 », *Pedralbes*, 18-II, 1998, p. 373-381.

l'ampleur des rivalités, ainsi que leur transmission d'une génération à une autre. Alors que les nobles bénéficiaient du droit à la guerre privée, les classes moins favorisées s'arrogeaient le droit de se faire officieusement justice elles-mêmes.

Il semblerait donc que cette pratique vindicative et généralisée –qui n'est que la partie émergée de l'iceberg– explique en grande partie la propagation du *bandolerismo* en Catalogne à l'époque moderne. En tout état de cause, c'est elle qui est à l'origine du *topos* littéraire, ainsi que de la représentation d'un bandoulier aussi éloignée de la réalité.

IV. Le stéréotype du bandoulier dans la littérature : le cas de Roque Guinart

L'ampleur du phénomène, ainsi que la notion d'honneur qui lui est attachée, sont sans doute les principales raisons pour lesquelles certains grands auteurs castillans du Siècle d'or, tels que Cervantès, Tirso de Molina et Lope de Vega, ont montré un tel intérêt pour les grands bandouliers catalans. Le plus célèbre d'entre eux est sans conteste Roque Guinart qui surgit dans les derniers chapitres de la Seconde Partie du *Quichotte*, lorsque le Chevalier Errant et son écuyer se trouvent sur la route qui doit les mener à Barcelone.

Il existe de nombreuses monographies⁴⁸ au sujet de Roque Guinart, mais malheureusement, les historiens qui se sont penchés sur son cas se sont davantage intéressés au modèle qui l'avait inspiré qu'au personnage littéraire en soi. L'un des derniers travaux sur ce sujet est celui de Martín de Riquer qui, dans son *Cervantes en Barcelona*⁴⁹, met en évidence les similitudes, mais aussi les différences entre le héros de Cervantès et l'authentique Perot Rocaguinarda.

Malgré l'apport que représente la bonne connaissance de la vie de Perot Rocaguinarda pour l'interprétation de l'épisode catalan, le héros de Cervantès est avant tout un personnage fictif qui ne cherche pas nécessairement à ressembler à son modèle

⁴⁸ Voir la bibliographie finale.

⁴⁹ Martín de Riquer, *Cervantes en Barcelona*, Barcelone, El Alcantilado, 2005.

et qui se meut dans un univers fictionnel qui, en partie, le détermine. D'aucuns ont souvent insisté sur la dimension descriptive de ces quelques chapitres mais, en fait, l'image que donne Cervantès du monde du *bandolerismo* est soumise, semble-t-il, à un ensemble de traits caractéristiques qui contribuent à la construction du stéréotype du bandoulier catalan.

a. L'univers de Roque Guinart

La rencontre entre don Quichotte, Sancho et Roque Guinart se produit au chapitre 60 de la Seconde Partie de l'œuvre. Après avoir quitté l'Aragon, les deux héros prennent le chemin de Barcelone. Après six jours de route, où aucune aventure ne survient, ils trouvent refuge, à la nuit tombée, dans une forêt. Suite à une dispute sans précédent dans l'œuvre, Sancho se couche contre un arbre, mais ne tarde guère à être dérangé par deux pieds qui effleurent sa tête. Saisi d'effroi, il se précipite vers son maître qui le rassure aussitôt en ces termes :

Tu n'as point sujet d'avoir peur, parce que ces pieds et ces jambes que tu touches et que tu ne vois point sont sans doute de quelques bannis et bandoliers, que l'on a pendus à ces arbres, car c'est ici que la justice a accoutumé à les pendre, quand elle les peut attraper [...] d'où je déduis que je suis près de Barcelone⁵⁰.

Pour Martín de Riquer, cette déduction de don Quichotte, qui pour une fois n'est pas une hallucination, n'a rien d'étonnant : les lecteurs du XVII^e siècle, qui découvraient en 1615 la Seconde Partie des aventures de l'authentique chevalier errant, ont dû parvenir à la même conclusion, tant la principauté catalane était liée au *bandolerismo* dans le système de représentations de la Catalogne à l'époque moderne. À leur réveil, les deux personnages se retrouvent encerclés par une quarantaine de bandouliers qui attendent, pour les dérober, l'arrivée de leur capitaine, qui ne tarde pas à se présenter. Cette première précision renseigne en partie sur le mode de vie des bandouliers qui vivent en bande, ou en escouade, et sont commandés par un chef qui est souvent, à l'instar de Roque Guinart, « robuste, de taille moyenne, le regard grave [...] »⁵¹ et qui impose généralement son autorité par la force. C'est du moins ce que

⁵⁰ Miguel de Cervantès, *Don Quichotte II*, ... op. cit., p. 497.

⁵¹ *Ibidem.*, p. 498.

suggère la réaction de Roque Guinart lorsque l'un de ses hommes ose le critiquer :

Le malheureux ne le dit pas si bas que Roque ne l'entendît, et soudain il mit l'épée à la main et d'un coup lui fendit presque la tête en deux, en lui disant : « Voilà comment je châtie les babillards et les téméraires ». Tous furent épouvantés, et nul n'osa dire un mot, tant était grande l'obéissance qu'ils avaient de lui⁵².

Cet extrait suggère que l'univers du *bandolerismo* est un monde où règne la loi du plus fort. Roque Guinart détient une autorité sans borne et s'arroge le droit d'ôter la vie à toute personne qui oserait, tant par ses paroles que par ses actes, s'élever contre lui.

Comme l'indique l'étymologie du mot, le bandoulier est au « ban » de la société, il en est exclu à cause des crimes de sang qu'il a commis et pour lesquels il est poursuivi par la justice du roi, généralement symbolisée par le personnage du vice-roi. Son état le condamne à être un éternel fugitif. Dans le *Quichotte*, la fuite de Roque Guinart se traduit par une constante instabilité : au cours des trois jours et des trois nuits que don Quichotte passe avec lui, au chapitre 61 de la Seconde Partie, les héros ne demeurent jamais au même endroit. Le bandoulier passe son temps à placer des espions chargés de surveiller le territoire afin de prévenir des menaces de toutes sortes. Le texte ne fournit aucun renseignement sur les principales raisons de cette fuite perpétuelle, si ce n'est que Roque tente sans cesse de se soustraire à la justice royale à cause d'un homicide qu'il a commis en représailles d'une offense qui lui avait été faite:

À la vérité, je suis dans mon naturel d'une humeur douce et pitoyable. Mais, comme j'ai déjà dit, le désir de me venger d'une offense que l'on m'avait faite, foula aux pieds toutes mes meilleures inclinations, et je persévère en ce métier, en dépit de tout ce que j'entends⁵³.

Dans un paragraphe de sa géographie de la Catalogne, le jésuite Pere Gil écrit en 1600 que les Catalans ont un caractère mélancolique qui les rend calmes, mais qu'ils sont également « de complexion colérique et sujets aux coups de sang »⁵⁴. Le désir de se venger les dépassent en effet complètement et c'est de là, selon Pere Gil, que provient

⁵² *Ibidem.*, p. 507.

⁵³ *Ibidem.*, p. 504.

⁵⁴ Pere Gil, *Libre primer de la historia Cathalana en lo qual se tracta de Historia o descripcio natural, ço es de cosas naturals de Cathalunya*, 1600, inédit, fol. 67r.

le *bandolerismo* :

[Les Catalans] ont une haine tenace, qu'ils sont vindicatifs et que c'est pour cela qu'il y avait naguère autant de duels, de clans, de haine et de rancœur en Catalogne⁵⁵.

Ce trait de caractère n'est pas exclusivement propre à Roque Guinart, puisqu'il se retrouve chez la jeune Claudia Géronima.

La jeune fille apparaît peu de temps après la rencontre entre don Quichotte et Roque Guinart. Elle explique au bandoulier qu'elle est la fille d'un de ses amis –Simon Forte– et qu'elle vient de tuer Vincent Torrellas, le fils de Clauquel Torrellas, un ennemi de son père. Aussi implore-t-elle l'aide de Roque Guinart, car elle craint que « le grand nombre des parents et des amis de don Vincent n'ose tirer de lui une cruelle vengeance »⁵⁶. Les motivations de Claudia mettent en évidence plusieurs aspects de son tempérament. Don Vincent, explique-t-elle, l'avait courtisée puis lui avait promis qu'il l'épouserait. Mais quelques jours plus tard, elle apprend que celui-ci est sur le point d'épouser une autre jeune fille. Cette trahison éveille en elle un désir insurmontable de se venger. Impulsivement, elle part à sa recherche et le tue. Par la suite, lorsqu'elle le retrouve grâce à Roque Guinart, elle explique à ce dernier qu'elle n'aurait jamais agi ainsi si don Vicente avait respecté sa parole :

[...] sans user de plaintes ni écouter d'excuses, je lui ai déchargé cette escopette, et encore ces deux pistolets, et, à ce que je crois, lui ai mis dans le corps plus de deux balles, et fait des ouvertures par où mon honneur pût s'échapper avec son sang⁵⁷.

L'histoire de la jeune fille rend don Quichotte admiratif, alors que Sancho, pour sa part, paraît plus sensible à ses charmes. Bien que fouguese, elle est avant tout guidée par un sens de l'honneur exacerbé et c'est cela qui force l'émerveillement du chevalier errant.

b. La supposée sympathie de Cervantès pour les bandouliers

⁵⁵ *Ibidem.*, fol. 68-69.

⁵⁶ Miguel de Cervantès, Miguel de Cervantès, *Don Quichotte II*, ... *op. cit.*, p. 500.

⁵⁷ *Idem.*

Serait-ce donc pour cela que certains critiques, tels que Martín de Riquer, ont cru percevoir dans cet épisode du *Quichotte* l'expression d'une profonde sympathie pour les bandouliers? Pourtant Cervantès n'écrit-il pas dans *La Galatea* qu'il n'y a rien de plus « étranger à toute la chrétienté et digne d'être déplorer » que le *bandolerismo*? Roque Guinart, lui-même, ne paraît pas être particulièrement satisfait de son style de vie et admet volontiers « qu'il n'y a genre de vie plus inquiet ni plus agité »⁵⁸. Don Quichotte, lui, assimile le *bandolerismo* à une maladie et cherche à raisonner les hommes de Roque Guinart pour « les persuader de laisser cette manière de vie périlleuse tant pour l'âme que pour le corps »⁵⁹. Il donne le même conseil à Roque Guinart après que celui-ci lui a fait part de son « espérance d'en sortir pour entrer dans un port plus assuré »⁶⁰ :

Votre grâce est malade, elle connaît son mal et le Ciel [...] qui est votre médecin lui appliquera les remèdes qui le guériront [...] et cela d'autant plus que les pécheurs éclairés sont plus près de se corriger que les simples. [...] Si votre grâce veut abrégé le chemin et se mettre aisément en celui de son salut, venez avec moi, et je vous apprendrai le métier de chevalier errant⁶¹.

Le recours aux lexiques de la médecine et de la guérison met en évidence que, pour l'Ingénieur Hidalgo, le *bandolerismo* est une déviation condamnable de l'âme qui encourage des hommes aussi vertueux et valeureux que Roque Guinart à mettre leurs qualités au service d'une cause indigne d'eux. Ces quelques lignes semblent suggérer l'existence d'une incompatibilité entre la condition et le tempérament de Roque Guinart. En lui proposant d'entrer dans la chevalerie errante, don Quichotte donne l'impression de vouloir l'extraire d'un état qui ni ne lui correspond ni ne lui convient. Mais Roque Guinart répond à cette offre par un « rire », comme pour signifier qu'il n'y a aucun remède à son mal. Aussi s'en retourne-t-il à son « métier ».

Il n'y a pas au XVII^e siècle de véritable sympathie pour le *bandolerismo* que tous les Espagnols s'emploient à condamner vivement, comme cela est le cas par exemple de Cervantès lui-même qui, dans la *Galatea*, écrit qu'il y a rien de plus

⁵⁸ *Ibidem.*, p. 509.

⁵⁹ *Ibidem.*, p. 503.

⁶⁰ *Ibidem.*, p. 504.

⁶¹ *Ibidem.*, p. 505.

« étranger à toute la chrétienté et digne d'être déploré »⁶².

À la fois provocateur et bandit au grand cœur, Roque Guinart correspond en tout point au *topos* du Catalan tel qu'il est établi dans les ouvrages du XVII^e siècle décrivant la Principauté et ses habitants. Robuste et de taille moyenne, fidèle à sa parole, il est impulsif, autoritaire et violent quand il doit l'être. Mais il est avant tout attaché à son honneur et à sa réputation. En 1616, Francisco de Gilabert écrivait dans ses *Discursos* que plus que tous les autres Espagnols, les Catalans étaient enclins au *bandolerismo* à cause du tempérament que leur avaient façonné le relief escarpé et le climat rigoureux de la Catalogne :

La principauté de Catalogne est une terre en grande partie montagneuse [...]. Ce territoire âpre et montagneux de Catalogne façonne nécessairement les hommes forts [...], courageux, jaloux de leur réputation et de leur honneur⁶³.

Dans une Espagne où l'on considère que la décadence économique va de pair avec un déclin des principales valeurs chevaleresques qui avaient naguère fait sa gloire, la Catalogne se dévoile comme le conservatoire de cet idéal. Cervantès n'est pas le seul écrivains de son temps à avoir manifesté son intérêt pour la Principauté, dont il estimait qu'elle était « l'honneur de l'Espagne, l'effroi des ennemis voisins ou éloignés, le délice de ses habitants, le refuge des étrangers, l'école de la noblesse, le modèle de loyauté »⁶⁴. En effet, quelques années plus tard, en 1635, Tirso de Molina écrira dans *El Bandolero* :

Dans les autres provinces, la considération de l'honneur, fils adoptif du courage, est étrangère ; seule la Catalogne le glorifie par nature. Là, il naît et ne meurt jamais ; du berceau jusqu'à la tombe, il accompagne fidèlement ses habitants⁶⁵.

Il est d'ailleurs très révélateur que, dans le *Quichotte*, les deux seuls personnages mus par l'honneur soient deux exclus de la société : Roque Guinart le bandoulier et l'ingénieur don Quichotte, chevalier errant à la Triste Figure.

⁶² Miguel de Cervantès, *La Galatea* dans *Obras Completas*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1848, vol. 1, p. 26b.

⁶³ « El principado de Cataluña es tierra, por mayor parte montuoso [...] este territorio de Cataluña montuoso y áspero, de necesidad ha de producir los hombres fuertes [...], valientes, celosos de reputación y honra », Francisco Gilabert d'Alentorn, *Discursos*, Lérida, Luis Manescal, 1616, fol. 4.

⁶⁴ Miguel de Cervantès, *Les Deux jeunes filles...*, *op. cit.*, p. 270.

⁶⁵ Tirso de Molina, *El Bandolero...*, *op.cit.*, p. 66.

On ne répétera jamais assez à quel point Cervantès, dans son *Quichotte*, offre une vision pénétrante de l'Espagne de son temps, ainsi qu'un texte fait de subtilités et de nuances. La représentation qu'il propose du *bandolerismo* est certes très éloignée de la réalité, mais elle montre bien la complexité d'un phénomène qui oscille constamment entre simple banditisme et véritables guerres entre clans ennemis. Dans les années 1610, le *bandolerismo* est au centre des préoccupations de la monarchie et des institutions politiques de la Principauté : il est parvenu à s'infiltrer dans toutes les couches de la société au point qu'il paralyse, avec ses multiples ramifications, toute l'administration. Les témoignages des voyageurs expriment à l'unanimité le danger que représente une traversée de la Principauté.

Aussi Cervantès pouvait-il difficilement faire passer son héros en Catalogne sans évoquer le *bandolerismo* et ce d'autant plus qu'il écrit son chef-d'œuvre à l'époque où le phénomène atteint son apogée et amorce, simultanément, son déclin. Avec l'exil de Perot Rocaguinarda et la mort de Serrallonga, la figure littéraire du bandoulier disparaîtra pour faire place aux bandits « enfants de la misère » comme les a qualifiés Joan Reglà⁶⁶. Dans son célèbre article sur « Le temps du *Quichotte* », Pierre Vilar écrivait que l'Ingénieux Hidalgo de la Manche faisaient des adieux ironiques à un monde régi par les valeurs chevaleresques⁶⁷. D'une certaine façon, don Quichotte semble dire aussi adieu au monde du grand *bandolerismo*, adieu aux bandouliers charismatiques qui ont réussi à s'opposer à l'autorité du vice-roi. Enfin, don Quichotte dit peut-être adieu à un monde où l'honneur domine toutes les autres valeurs, au point qu'il est présent tant chez les nobles que chez les criminels. C'est en tout cas ce qu'invite à penser Sancho lorsqu'il affirme qu'en Catalogne, « la justice est si bonne qu'il faut nécessairement en user, même parmi les larrons »⁶⁸. Ou peut-être est-ce, plus simplement, que l'Espagne de Philippe III a perdu toute notion de l'honneur, une valeur qui désormais n'existe plus que parmi les exclus.

Paris, le 25 janvier 2010.

⁶⁶ Joan Reglà, *El bandolerisme català del Barroc*, Barcelone, Edicions 62, 1966, p.185

⁶⁷ Pierre Vilar, « Le temps du *Quichotte* », *Europe*, janvier 1956, p. 1-16.

⁶⁸ Miguel de Cervantès, *Don Quichotte II...*, *op. cit.*, p. 503.

Bibliographie

1. Textes de références

Cervantès, Miguel de, *Don Quichotte II*, Paris, Gallimard, folio n° 1901, 2006.

Cervantès, Miguel de, *Les deux jeunes filles dans Nouvelles exemplaires*, Paris, Le Club français du livre, 1967, p. 241-289.

Cervantès, Miguel de, *La Cueva de Salamanca* dans *Entremeses*, Madrid, Taurus, 1981.

Miguel de Cervantès, *La Galatea* dans *Obras Completas*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1848, vol. 1, p. 26b.

Covarrubias, Sebastián, *Tesoro de la lengua castellana* [1611], Madrid, Castalia, 1995.

Molina, Tirso de, *El Bandolero* [1635], Madrid, Castalia, 1979.

Gil, Pere, *Libre primer de la historia Cathalana en lo qual se tracta de Historia o descripcio natural, ço es de cosas naturals de Cathalunya*, 1600, inédit.

Gilabert d'Alentorn, Francisco, *Discursos*, Lérida, Luis Manescal, 1616.

Peralta, Narcís, *Memorial en favor de la Ordinación hecha por la Ciudad de Barcelona y sabio Consejo de Ciento, al primero de Junio deste Año M.DC.XX*, Barcelone, Jerónimo Margarit, 1622.

Vega, Lope de, *Antonio Roca o la muerte venturosa* [1635] dans *Obras Completas*, Madrid, Real Academia Española, 1916, vol. 1.

2. Ouvrages critiques

Barrera González, Andrés, *Casa, herencia y familia en la Cataluña rural*, Madrid, Alianza, 1990.

Caro Baroja, Julio, *Realidad y fantasía en el mundo criminal*, Madrid, CSIC, 1989.

Caro Baroja, Julio, *Ensayos sobre la literatura de cordel*, Madrid, Siglo XXI, 1969.

Elliott, John H., *La rebelión de los catalanes (1598-1640)*, Madrid, Siglo XXI, 1977.

Mestre i Camps, Jesús, *Diccionari d'Història de Catalunya* [1992], Barcelone, Edicions 62/El Punt, 1999.

- Nadal, Jordi et Giralt, Émile, *La population catalane de 1553 à 1717. L'immigration française et les autres facteurs de son développement*, Paris, SEVPEN, 1960.
- Neuman, Karsten, « La justificación 'ante el mundo'. Difusión y recepción de la propaganda catalana en Europa en 1640 », *Pedralbes*, 18-II, 1998, p. 373-381.
- Pérez, Joseph, *La légende noire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 2009.
- Torres, Xavier, *Els bandolers (s. XVI-XVII)*, Vic, Eumo Editorial, 1991.
- Vilar, Pierre, *Cataluña en la España moderna* [1962], Barcelone, Crítica, 1987, vol. 1.
- Vilar, Pierre, « Le temps du *Quichotte* », *Europe*, janvier 1956, p. 1-16.
- Reglà, Joan, *Joan Serrallonga, vida i mite del famós bandoler*, Barcelone, Aedos, 1961.
- Reglà, Joan, *El bandolerisme català del Barroc*, Barcelone, Edicions 62, 1966.
- Serra, Eva, *Pagesos i senyors a la Catalunya del segle XVII*, Barcelone, Crítica, 1988.
- Soler y Terol, Lluís Maria, *Perot Rocaguinarda: història d'aquest bandoler*, Manresa, Sant Josep, 1909.